Message de l'Orient : la victoire de la Chine contre la faim

Autor(en): **Castro, Josué de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **18 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-135202

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Message de l'Orient — La victoire de la Chine contre la faim

Josué de Castro
ex-président de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO)

La victoire de la Chine nouvelle contre le spectre de la faim qui, des siècles durant, a ravagé ses terres et dévasté sa population, représente, de nos jours, une chose aussi surprenante que la conquête des espaces interplanétaires, que les satellites, que les planètes artificielles. Dans sa réalité et sous certains aspects, elle constitue même une chose plus surprenante et encore plus difficile à croire.

En effet, les « spoutniks » étaient prévus comme une étape à atteindre, au moyen des progrès inouïs que les sciences ont obtenus ces dernières années dans les grands centres mondiaux de recherche. Ce qui ne pouvait pas être prévu, le fantastique et l'incroyable face aux constatations de la science officielle elle-même et face aux idées admises dans le monde entier, c'est bien cette miraculeuse élimination du fléau de la faim en terres chinoises, terres de famine par excellence, terres des plus grandes épidémies de faim que le monde ait jamais connues.

La Chine n'est-elle pas un des pays les plus peuplés du monde, avec ses 650 millions de bouches à nourrir ? Ses terres n'ont-elles pas toujours été soumises au cataclysme naturel des sécheresses et des inondations qui, périodiquement, détruisaient tout l'effort de millions de bras qui peinaient en vain pour arracher à la terre insuffisante le nécessaire à des millions d'affamés ? N'ont-elles pas toujours connu le désordre et la stagnation auxquels la misère et la faim entraînent tout un peuple ? Comment admettre, alors, que sans l'intervention d'un miracle, la Chine ait pu émerger du chaos et se libérer du cercle de fer de la faim, dans lequel elle semblait à jamais enfermée ? Voilà le miracle survenu au cours de ces dix dernières années. Il défie par son imprévu toutes les conjectures et toutes les spéculations du monde occidental en matière de développement économique et de progrès social.

Cette victoire contre la faim est, sans doute, un des phénomènes sociaux les plus impressionnants de l'histoire universelle. L'analyse des facteurs qui ont rendu possible sa réalisation pourra constituer un enseignement précieux pour la recherche de moyens capables d'arracher des griffes de la faim les deux tiers de la population du globe, répartie dans ce que l'on appelle les *régions sous-développées.*

En aucun autre pays du monde, le phénomène social de la faim n'a influencé aussi despotiquement qu'en Chine la conduite des groupes humains. En analysant les coutumes communautaires, les doctrines religieuses et les codes de morale du peuple chinois, on constate que la pénurie alimentaire et la lutte contre la faim, à laquelle se sont toujours voués ces groupes humains, à travers les siècles, ont toujours eu une

influence décisive sur la structure de toutes les manifestations sociales et culturelles. Il est vrai aussi qu'en aucune autre région géographique ne se sont combinés autant de facteurs adverses, qui ont entravé l'effort des hommes pour arracher au sol leur subsistance [1]: soit les facteurs naturels dérivés du sol et du climat — leurs insuffisances et leurs excès — soit les facteurs sociaux découlant de structures économiques défectueuses qui ont été longtemps de règle dans cette région. On ne peut pas nier que les facteurs naturels, tels que l'insuffisance de terres propices à l'agriculture, la mauvaise répartition de l'eau, les sécheresses et les inondations semblent constituer, au premier abord, le grand impact qui a toujours ployé le peuple chinois sous le fouet de la faim. Mais une analyse plus objective du problème montre que les facteurs politiques et économiques ont joué un rôle plus important dans le conditionnement de l'état de misère et de faim dans lequel la Chine s'est vue enlisée pendant des siècles.

Dans mon livre *Géopolitique de la Faim* [2], j'ai déjà mis en évidence, avec force arguments, que la cause de la prétendue insuffisance de terres est la forme inadéquate de son exploitation; les effets catastrophiques des sécheresses et des inondations traduisent principlement le caractère caduc de la structure agraire régnante, l'abandon, l'imprévoyance et l'inopérance des systèmes politiques en vigueur. Si, en Chine, la famine s'est maintenue comme une survivance de son féodalisme, de son économie presque exclusivement concentrée dans une agriculture de subsistance, de faible productivité *per capita,* les contacts et l'influence de la civilisation occidentale, loin d'atténuer cette situation, l'ont aggravée encore davantage. En effet, l'impérialisme occidental, qui est devenu plus despotique en Chine à la moitié du siècle dernier, après la guerre de l'opium et le traité de Nankin, stimulant les querelles intestines, monopolisant le commerce extérieur et freinant toute tentative d'industrialisation du pays, a intensifié outre mesure la pression démographique sur le sol, aggravant ainsi la famine existante. C'est bien le colonialisme, avec ses procédés inhumains d'exploitation économique, qui a été la source principale du chaos économique et de la faim généralisée qui ont duré en Chine pendant tout le siècle précédant la révolution de 1949.

Nombre de témoignages montrent que le peuple chinois a subi toutes les gammes de la faim auxquelles l'homme peut être soumis [3]: de la faim chronique, produit permanent de la monotonie et de l'insuffisance d'aliments, jusqu'aux faims aiguës spectaculaires, les grandes épidémies de faim qui suivaient les cataclysmes naturels ou sociaux.

La carence alimentaire, c'est-à-dire la faim d'énergie, était un phénomène généralisé sur toute l'étendue du pays, à travers ses différentes zones géo-économiques. La famine sévissait aussi bien dans la Chine du Sud — chaude et humide où l'on cultivait et mangeait le riz — que dans la Chine du Nord — froide et sèche, pays du blé, du millet, du sorgho et du soja [4]. Ces deux régions souffraient encore des funestes conséquences de la faim spécifique, c'est-à-dire de la carence de principes alimentaires

---

[1] G. Cressey: *Asia's lands and peoples*, New York, 1944.
[2] Josué de Castro: *Géopolitique de la faim*, 1952.
[3] W. Mallery: *China, land of famine.*
[4] G. Winfield: *China, the land and the people*, New York, 1948.

essentiels, particulièrement les protéines, les vitamines et les sels minéraux. Cet état de faim, qui a si lourdement pesé sur l'organisation et l'évolution sociale du peuple chinois, a été aussi le ressort fondamental de sa révolte contre l'impérialisme colonialiste et du réveil d'un sentiment nationaliste violent dont le plus haute aspiration était son émancipation économique et sa libération du cercle de fer de la faim.

C'est la faim, la prise de conscience collective de sa réalité comme produit de l'injustice sociale, qui a poussé le peuple chinois avec décision et violence à l'aventure de la révolution communiste. C'est la faim que les grandes puissances occidentales avaient soigneusement entretenue en Chine, qu'elles avaient cru une de leurs alliés, vu qu'elle tuait des millions de Chinois chaque année, avec une régularité macabre, qui s'est constituée, brusquement, leur plus terrible ennemi. C'est la faim qui a été le grand agent de recrutement de soldats pour l'armée de Mao Tsé-Toung. Ce furent les paysans affamés qui vivaient de la culture de leur minuscule lopin de terre affermé par les grands propriétaires terriens à des prix exorbitants, qui devinrent les grands partisans de Mao Tsé-Toung, allant même jusqu'à constituer plus des deux tiers de son armée de libération. Et c'est parce que lui, Mao Tsé-Toung, a compris cette réalité sociale de la Chine, qu'il a toujours plaidé avec ardeur, au sein du Parti communiste, la nécessité de l'alliance avec les paysans pour le triomphe de la révolution [1]: cette même alliance qui était alors sous-estimée par les autres dirigeants du Parti, soucieux surtout de l'appui, à leur avis décisif, du prolétariat urbain selon le modèle classique de la révolution bolchévique. L'ascendant personnel de Mao Tsé-Toung lui a permis cependant d'imposer son point de vue. Il a promis au paysan, esclave de la faim, sa libération au moyen de la redistribution de la terre, c'est-à-dire par la réforme agraire.

Et, en effet, dès le début de son arrachée révolutionnaire, il a commencé, là où il passait, à confisquer la terre des grands propriétaires et à la distribuer entre ceux qui la travaillaient sans espérance. Avec le triomphe de la révolution, en 1949, et la proclamation de la République populaire chinoise, le gouvernement comprit que la première mesure à prendre devait être l'*augmentation accélérée de la production agricole,* ayant pour but de permettre au peuple chinois de se rassasier de sa faim millénaire. Le tact, le savoir-faire, la technique, l'énergie avec lesquels cette révolution agraire a été entreprise en Chine constituent un surprenant succès dont les résultats dépassent de loin les calculs les plus optimistes. L'année de la victoire, en 1949, la production de céréales était tombée en Chine au niveau extrêmement bas de 110 millions de tonnes. La guerre sino-japonaise, la dégradation et la décadence du régime du Kuomintang avaient provoqué cette chute violente de la production, laquelle, dans la période antérieure à la guerre, atteignait environ 150 millions de tonnes [2].

Les mesures énergiques mises en pratique par le nouveau gouvernement ont permis de redresser la production et de la porter à 163 millions de tonnes, en 1952, 180 millions de tonnes en 1956 et 200 millions de tonnes en 1957. Ainsi, en sept ans, la Chine a réussi à presque doubler sa production de céréales, avec une augmentation moyenne annuelle de 8 % — ce qui a étonné le reste du monde où la production

[1] R. DUMONT: « Réforme agraire et collectivisation accélérée », Revue *Esprit,* janvier 1956.
[2] *The National Agricultural Exhibition of the People's Republic of China,* Pékin, 1957.

agricole n'a jamais pu dépasser un rythme de croissance supérieur à 3 % par an. Mais la victoire spectaculaire, ce que les Chinois appellent « le grand bond », devait s'enregistrer en 1958, quand la production de céréales a augmenté de 35 % en une seule année! Cette extraordinaire augmentation de la production et le rabaissement de son coût, en conséquence de l'élévation des niveaux de productivité, devaient nécessairement améliorer le standard de l'alimentation du peuple chinois, en le libérant de ses régimes de faim [1]. Quand j'ai visité la Chine, en 1957, j'ai eu l'occasion de constater que l'on ne notait presque pas, dans la population, les traits classiques de la faim que j'étais si accoutumé de rencontrer avec une fréquence alarmante, dans les autres régions sous-développées du monde.

Toute la gamme des signes insolites de la faim que l'on retrouvait chez les enfants chinois, avec une constance telle qu'ils faisaient penser à des caractéristiques raciales: la croissance retardée, la maigreur impressionnante, la pâleur, les affections de la bouche, les inflammations oculaires, le faciès triste et d'autres symptômes, tels que l'épaississement de la peau, le saignement des gencives, les déformations osseuses, et d'autres signes cliniques encore, étaient maintenant une rareté que l'on ne retrouvait qu'après une recherche tenace. Toute la physionomie du peuple chinois, chroniquement affamé, changeait ainsi et devenait celle d'un peuple raisonnablement nourri. Je n'irai pas jusqu'à dire que le peuple chinois a donné une entière solution à son problème alimentaire et qu'il n'y a plus aucune forme de faim au vieux pays de la faim. Il y reste certainement encore quelques formes de faim spécifique, quelques carences discrètes et dissimulées qui sont, malgré tout, des signes de faim, quoique partielle. C'est toutefois une faim beaucoup plus supportable que la tragique faim endémique, produit de l'insuffisance chronique de plusieurs espèces d'aliments et que la faim aiguë encore plus brutale, l'inanition totale des périodes de famine.

Ce qu'il y a aujourd'hui en Chine, c'est l'insuffisance partielle des protéines, due au manque relatif des produits de l'élevage — la viande, le lait, les œufs — dans un pays qui s'est limité, jusqu'à il y a peu de temps — presque exclusivement à la culture de la terre. Avant la révolution, la superficie des propriétés agricoles était pour 90 % dédiée à la culture de produits végétaux et 1 % seulement à la formation de pâturages et à l'élevage [2]. Voilà d'où provient la carence des produits animaux dans l'alimentation de ce peuple créateur d'une civilisation végétale. En Chine du Nord, dans les périodes d'hiver, la carence de fruits et de végétaux frais dans l'alimentation fait encore aujourd'hui apparaître le scorbut, produit du manque de vitamines C. Toutefois, selon le rapport du pomologiste polonais, le professeur Pieniazec, qui a visité la Chine en 1958, ce pays développe à grands pas sa culture d'arbres fruitiers, ce qui ne doit pas être difficile pour un peuple qui a toujours fait davantage la culture des jardins et des pommiers que proprement de l'agriculture [3].

La production actuelle de fruits atteint 3 millions de tonnes par an, soit 5 kg. *per capita*. C'est une production encore très basse mais qui a de grandes possibilités

[1] CHU-CHI-LUI: « New Tempo for Agriculture », *Peking Review*, 11 mars 1958.
[2] J. L. BUCK: *Land utilization in China*, Shanghaï, 1937.
[3] S. A. PIENIAZEC: « My trip to China », *Postepy Nanki Relniczej*, Varsovie.

de s'accroître maintenant que l'introduction de méthodes révolutionnaires dans la culture des céréales à haute productivité libère une partie de la terre pour la culture d'arbres fruitiers et pour l'élevage qui fournira de la viande et du lait aux Chinois. Auparavant, toute la terre ne suffisait pas à la culture et à la récolte des céréales nécessaires à rassasier la faim de calories de ce peuple.

Il faut considérer que les observations qui m'ont été transmises par un grand spécialiste en nutrition, le professeur Li-Ching-Han, parlent bien mieux que mes observations personnelles, faites pendant mon voyage en Chine. C'est que mes observations manquaient toujours d'éléments de comparaison, car je n'avais pas connu la Chine d'avant la révolution, tandis que le professeur Li-Ching-Han avait déjà fait des enquêtes dans les villages chinois, avant et après la proclamation de la République populaire. Son témoignage m'a paru entièrement exempt de soupçons, étant donné que cet homme de science avait été d'abord contre la révolution, ayant vécu de longues années aux Etats-Unis, sous le nom de Franklin Lee, et qu'il avait travaillé ultérieurement à la FAO, hors de Chine. L'évidence des faits qu'il m'a énumérés d'abord et qu'il a ensuite présentés dans la revue *People's China,* l'a convaincu de la justesse de l'action du gouvernement dans le but d'améliorer les conditions de vie du peuple, et a gagné ainsi son adhésion.

Le professeur Li conte qu'il a réalisé récemment des enquêtes alimentaires dans un certain nombre de villages aux alentours de Pékin. Il a été très impressionné par les changements extraordinaires qu'il a pu observer dans le régime alimentaire des paysans, après l'implantation du régime socialiste en Chine. Avant la révolution, la base de l'alimentation consistait en céréales dures, telles que le millet et le sorgho ou Kaoliang, lesquelles représentaient 95 % du régime alimentaire, le riz constituant à peine le 5 % restant de la consommation globale d'aliments. En hiver, la diète se constituait à peine de pommes de terre et de thé. Beaucoup de familles ne pouvaient pas acheter de thé et ne buvaient que de l'eau chaude aux repas. Les légumes verts étaient un luxe et la viande un luxe encore plus rare, permis seulement aux grands jours de fête nationale: celle du printemps, celle de la mi-automne, celle du dragon. Le prix élevé du sel le rendait prohibitif pour beaucoup de gens.

Aujourd'hui, le régime alimentaire ne se limite pas à une augmentation sensible du volume de céréales consommées: il comprend 60 % de céréales fines, telles que le blé et le riz et seulement 40 % de céréales dures. Auparavant, les végétaux se réduisaient pratiquement à l'oignon et au piment. Maintenant, ils comprennent plus de vingt espèces différentes. Ainsi c'en est fini de la monotonie alimentaire qui effrayait les autres peuples. La viande de porc et les œufs commencent à avoir leur place dans l'alimentation normale. Le sucre, qui continuait à être en Chine un produit pharmaceutique, comme il l'avait été en Europe jusqu'à la Renaissance, est aujourd'hui consommé par les paysans. Et le professeur Li de conclure que ce changement radical du régime alimentaire « exerce une influence sensible non seulement sur l'indice de bien-être et de santé de la population, mais encore sur son indice de productivité » [1].

[1] LI-CHING-HAN: « Village families in the vicinity of Peking to-day and yesterday » *People's China,* nº 6 et 7, 1957.

Ces dernières années, les mesures prises ont empêché les épidémies de faim qui étaient la règle antérieurement, et cela malgré des sécheresses et des inondations survenues en plusieurs provinces de la Chine. En résumé, le pays de la faim s'est transformé, avec une rapidité impressionnante, en un pays d'abondance. Des statistiques récentes montrent qu'en 1958, la Chine a dépassé la production des Etats-Unis, en ce qui concerne deux produits essentiels: le *blé,* dont elle a produit 40 millions de tonnes pendant que les Etats-Unis en produisaient 38 millions; et le *coton,* avec 3,5 millions de tonnes, contre 2,6 millions aux Etats-Unis. Cela sans oublier que le blé constitue la culture de base des Etats-Unis, tandis que la culture de base de la Chine est le riz, dont elle est le plus grand producteur du monde [1].

Voilà, dans une synthèse rapide, la transformation ou révolution alimentaire qui s'est opérée en Chine en moins de dix ans et dont le mécanisme de réalisation a tout intérêt à être connu du monde.

Il serait faux d'attribuer cette victoire spectaculaire à une mesure isolée ou à une surprenante innovation technique: elle est le fruit de tout un ensemble de mesures qui sont venues intégrer l'économie de la Chine en un système organisé; elle est avant tout le résultat de la mobilisation rationnelle de cette énorme masse humaine — les 650 millions d'habitants de la Chine — dont la capacité productive était freinée par des facteurs d'inertie de toute sorte. M. Richard Grossman, membre du Parlement britannique, ayant visité récemment la Chine, a écrit dans le *New Statesman,* que le régime communiste chinois « est de loin le plus grand et le plus formidable mouvement de masses de toute l'histoire de l'humanité ».

Une bonne partie de ce miracle est due à la manière dont a été dirigé ce mouvement de masses et à la façon dont a été éveillée la conscience collective qui devait appuyer les initiatives préconisées par le gouvernement. Aussitôt que le nouveau régime a été instauré, le gouvernement a commencé à agir en visant des objectifs définis et non pas au gré des improvisations. Il a eu soin de procéder en concordance avec la réalité historique du pays, évitant les ruptures sociales qui auraient rendu impraticable l'implantation des instruments révolutionnaires de production dans une société traditionnellement imprégnée de survivances féodales. C'est ainsi que, tout d'abord, aucune réforme agraire radicale n'a eu lieu, qui aurait pu porter atteinte, pendant un certain temps, au rythme d'expansion de la production agricole. Seules certaines mesures de limitation ont été prises contre l'exploitation exagérée et la soif de profits des propriétaires agricoles: les taux de fermage ont été limités, ainsi que l'intérêt des prêts à l'agriculteur. Il est vrai que, sur l'initiative des paysans eux-mêmes, pas mal de terres ont été expropriées et partagées pendant que le gouvernement feignait de ne pas avoir connaissance de ces excès, soucieux de ne pas se heurter à cette aspiration généralisée à la terre, à ce désir irrépressible de la masse paysanne. C'est en réponse à cette aspiration qu'a été approuvée, en juin 1950, la loi sur la réforme agraire, qui se propose « d'abolir le système de propriété territoriale basée sur l'exploitation féodale par la classe des grands propriétaires fonciers et d'établir le système de propriété paysanne, ayant pour but de libérer les forces productives des

[1] WANG-HSIANG-SHU: « The myth of diminishing returns », *Peking Review,* 28 octobre 1958.

régions rurales et développer la production agricole pour ouvrir la voie à l'industrialisation de la Chine nouvelle » (art. I de la loi).

Avec beaucoup de tact et évitant au maximum des mesures de violence, les différents types de paysans ont été classifiés et le partage de la terre a commencé. Ce partage n'était pas égalitaire: plus qu'aux besoins de la famille paysanne, il correspondait à ses possibilités et à sa capacité de production. Plus que le but émotionnel de donner de la terre aux paysans qui n'en avaient pas, c'est la préoccupation de produire davantage et mieux qui a prédominé. Le gouvernement a préparé le chemin pour le «coopérativisme» par l'intermédiaire des activistes ou animateurs ruraux, les méthodes de travail collectif à la campagne, le système des équipes d'aide mutuelle. L'équipe d'aide mutuelle, d'abord transitoire et ensuite permanente, avait rencontré en Chine beaucoup de réceptivité, étant donné qu'elle faisait revivre une ancienne pratique d'association connue, dans toute l'Asie centrale, sous le nom de «Jashar», c'est-à-dire l'aide fraternelle pour la réalisation des grandes entreprises.

C'est ainsi que l'on est arrivé, en 1952, à l'institution des coopératives semi-socialistes dans lesquelles le travail était commun, mais chaque propriétaire maintenait ses droits sur sa terre et recevait une petite parcelle de la rente totale et pouvait même se retirer de la coopérative si cela lui semblait convenable. De là à la collectivisation totale de la terre, il n'y eut qu'un pas que tout le pays a fait en obéissance au coup d'accélérateur donné par Mao Tsé-Toung, quand le terrain a été jugé prêt pour que l'on consolidât la socialisation de l'économie du pays.

Il n'y a pas intérêt à montrer ici, par les statistiques, comment le nombre des coopératives a grandi et comment les petites coopératives se sont fondues dans les grands kolkhoses. Ce qui intéresse, c'est de faire connaître que toutes les terres de la Chine se trouvent maintenant collectivisées. Petit à petit, les résistances ont été surmontées et de nouveaux propriétaires de terre ont été convaincus de la nécessité d'abandonner leurs titres de propriété en échange des avantages prouvés de la production collectiviste. Dans ces étapes successives qui caractérisent la réforme agraire en Chine, *tous les facteurs psychologiques qui pouvaient aider à son succès ont été mis en pratique :* depuis le mécontentement et la révolte des paysans sans terre contre les propriétaires fonciers dans la première phase du processus, jusqu'à l'émulation personnelle pour les succès obtenus dans chaque coopérative, au cours de la grande bataille de libération dans laquelle toute la nation est engagée. Cette galvanisation, cette dynamisation émotionnelle des grandes masses a été accomplie en Chine avec une dextérité et une efficacité comme je n'en avais pas vu de pareilles en aucun autre pays au monde. Et grâce à cette habileté, chaque Chinois s'est transformé en un propagandiste spontané des idées maîtresses mises en circulation, et en un collaborateur enthousiaste de leur réalisation sur le terrain social.

Ainsi le peuple — préparé par cette campagne idéologique entreprise par le gouvernement qui expliquait en détail tout ce qui se faisait dans le pays — s'est prêté de bon gré à payer sa part de sacrifice, c'est-à-dire le travail intensif qui est le prix du progrès dont ce peuple est tellement fier [1].

[1] G. BALLANDIER: *Le Tiers Monde,* Paris, 1956.

Egalement sage m'a parue l'orientation que le gouvernement a adoptée face au terrible dilemme d'investir les disponibilités financières insuffisantes d'un pays sous-développé et, par conséquent, sous-capitalisé, dans les différents secteurs des activités productives: sur le terrain de l'industrie ou celui de l'agriculture; c'est le terrible dilemme entre le pain et l'acier, auquel se heurtent tous les pays arriérés qui veulent s'émanciper économiquement et qui ne savent pas s'ils doivent concentrer leurs faibles épargnes dans le développement de l'industrie émancipatrice ou dans la satisfaction des besoins croissants en biens de consommation de leur population.

Tout en admettant la promesse selon laquelle seule l'industrialisation pourrait l'émanciper économiquement, la Chine ne s'est pas laissée absorber entièrement par l'organisation de son industrie; elle n'a pas oublié les activités primaires de l'agriculture, comme cela est arrivé partout, y compris en URSS, qui a dû, à un moment donné, corriger les déviations provoquées par cette politique qui menait au déséquilibre et qui menaçait la structure de son système économique. En Chine, les plans n'ont pas donné une priorité exagérée ni pour le pain ni pour l'acier; *ils se sont orientés en proportion raisonnable aussi bien pour le pain que pour l'acier, aussi bien vers l'industrialisation qui devenait indispensable, que vers la satisfaction des besoins minimes de la vie de son peuple anxieux d'élever son niveau de bien-être social.* Le gouvernement de la Chine nouvelle ne s'est pas laissé entraîner, par conséquent, par la thèse très généralisée selon laquelle l'expansion de l'industrie stimule, automatiquement, celle de l'agriculture. Cette thèse est très dangereuse, surtout quand la structure agraire est dépassée par rapport au développement économique et devient par cela même un facteur d'étranglement de l'industrie elle-même, freinant sa force productive. Le plus sûr serait sans doute de liquider cette structure et de libérer les forces productives, en admettant, avec Pei-Kang-Chang, que le développement industriel ne constitue pas, à lui seul, un facteur capable de mener à une réforme agraire. Il constitue un ingrédient nécessaire, sans doute, mais il ne suffit pas.

D'un autre côté, il faut encore prendre en considération que « l'industrialisation de la Chine doit s'appuyer sur le vaste marché de la Chine rurale. Par conséquent, sans une réforme agraire radicale, il serait impossible d'industrialiser la Chine nouvelle » [1]. Ainsi l'avait proclamé le dirigeant Liou-Chao-Si, en 1950, en énumérant les raisons qui justifiaient la promulgation de la Loi de réforme agraire.

Si on analyse les plans quinquennaux chinois, il est facile de vérifier que la parcelle des investissements agricoles a toujours présenté, par rapport à l'industrie, un niveau bien plus élevé que celui qu'on trouve dans les plans de l'URSS. C'est que le gouvernement chinois, quoique brûlant d'envie d'industrialiser son pays, connaît et respecte l'impatience avec laquelle son peuple cherche à obtenir les éléments nécessaires pour apaiser sa faim.

Ainsi, le gouvernement a montré qu'il a pleine conscience qu'un développement industriel solide ne sera possible que sur une base agricole également solide et capable de créer le grand marché intérieur de ses populations rurales, aussi bien que de fournir les matières premières suffisantes pour son industrialisation. C'est grâce à cette

[1] LIOU-CHAN-CHI: *Rapport sur les problèmes de la réforme agraire,* Pékin, 1950.

politique que l'on a vu rapidement s'élever la capacité acquisitive, le pouvoir d'achat de l'homme des champs, en augmentant sensiblement les niveaux de consommation de la région rurale. C'est ainsi que, d'après le rapport de Tao-Chen-Lin, la consommation de chaussures et de tissus a triplé, entre 1950 et 1956, en même temps que la consommation de combustible augmentait de douze fois à la campagne [1].

Ainsi, l'introduction des nouvelles techniques agricoles est en train de se faire progressivement — et non de façon intempestive. Le gouvernement amplifie l'usage des engrais et des insecticides, mais leur production est encore insignifiante par rapport aux besoins nationaux. La mécanisation de l'agriculture ne s'est pas encore établie en Chine, qui continue à labourer sa terre avec les outils primitifs que l'agriculteur chinois a toujours employés. Le gouvernement de Mao Tsé-Toung a considéré que le coopérativisme doit précéder la mécanisation de l'agriculture, dans un pays pauvre en capitaux et riche en main-d'œuvre. C'est par l'effort collectif et l'emploi adéquat de cette main-d'œuvre qui vivait dans un régime permanent de sous-emploi ou de chômage dissimulé, que le gouvernement a pu vaincre les facteurs d'inertie de la production et remporter les succès impressionnants indiqués plus haut. C'est par la mobilisation de cette main-d'œuvre qu'ont été réparés et construits des millions de kilomètres de digues le long des grands fleuves pour empêcher les constantes inondations des terres cultivées et qu'ont été bâtis les millions de kilomètres de canaux d'irrigation qui ont fait de la Chine d'aujourd'hui le pays qui possède la plus grande surface de terres irriguées du monde. C'est ainsi que la Chine est arrivée à amplifier énormément sa surface cultivée et à détruire le mythe selon lequel le pays ne disposait pas de terres pour nourrir les nouveaux contingents de sa population croissante.

Cependant, le plus grand succès de la Chine n'a pas été celui d'incorporer de nouvelles terres à sa superficie cultivée, mais bien celui d'élever à des niveaux imprévisibles la productivité de la terre. Etant donné que la Chine est pauvre en terres fertiles et riche en main-d'œuvre, il semblerait logique de concentrer au maximum l'effort et le travail par surface cultivée, visant à intensifier le rendement de la terre. Malgré l'existence d'un énorme potentiel humain, cela ne se faisait pas parce qu'il semblait que c'était en désaccord avec une loi de l'économie classique: la loi du rendement décroissant. D'après cette loi, il n'avancerait à rien de concentrer les investissements de capitaux et de travail dans la culture de la terre au-delà d'une certaine limite, étant donné que les rendements additionnels tombent en proportion et que de ce fait l'entreprise devient anti-économique.

Toutefois, la vérité est que cette loi ne joue que quand la technique de production reste invariable. En améliorant la technique par l'introduction de nouvelles méthodes productives, le rendement du travail est toujours compensateur. Les réalisations accomplies par la Chine au cours de ces deux dernières années, avec un type superintensif d'agriculture, sont venues démontrer que *la loi des rendements décroissants n'est qu'un mythe dans le domaine de l'agriculture.* Un mythe qui devait être démasqué, à côté de tant d'autres, au cours de ce processus de liquidation de la mystification

[1] TAO-CHEN-LIN: *Higher Standard of Living of China's Peasantry,* 1957.

auquel le peuple chinois s'est consacré corps et âme. Les Chinois sont en train d'obtenir, au moyen de la culture super-intensive, des indices de productivité de la terre simplement inconcevables. C'est ainsi que la moyenne de productivité du sol, en ce qui concerne le coton, s'est élevée entre 1957 et 1958, de 100 à 239, celle du blé de 100 à 171, celle du riz de 100 à 182, et ainsi de suite [1]. Dans certaines terres sélectionnées, connues sous le nom de « spoutniks », les niveaux de productivité sont montés à des chiffres encore plus hauts et ont doublé et même triplé au cours d'une seule année d'application expérimentale des nouveaux procédés agricoles.

En quoi consiste ce nouveau procédé ? En l'application de fertilisants fantastiques ou en l'utilisation de nouvelles machines qui font de l'agriculture une espèce d'industrie ? Ni l'une, ni l'autre. Ces indices impressionnants de la productivité ont précédé la mécanisation et la fertilisation chimique du sol et représentent seulement l'association bien dosée des méthodes traditionnelles de l'agriculture chinoise, complétées par certaines techniques d'acquisition récente, réalisant le travail avec un plus grand nombre de bras et selon une spécification rigoureuse. Tout est fait avec méthode et en temps voulu, et non au gré des circonstances. Ces nouvelles méthodes de production recommandées et appliquées, déjà, à 150 millions de mus (le mu est la mesure de surface chinoise et correspond à 0,06 hectare), ou soit à près de 10 % de toute la terre cultivée en céréales, consistent en l'irrigation disciplinée, en l'application rationnelle des engrais organiques et du procédé de labour profond de la terre, en la semaille plus serrée des plantes et en la rigoureuse sélection des semences. Chacune de ces mesures prise isolément serait déjà capable de donner des résultats impressionnants: ainsi, le nouveau type de plantation plus serrée du blé et du riz, par exemple, est suffisant pour doubler la productivité de la terre. L'association de ces différentes mesures sur une même terre, en même temps que l'on y multiplie les journées de travail et les soins, produit les résultats fantastiques des zones appelées « spoutniks », avec un rendement du sol qui atteint souvent dix fois son rendement traditionnel.

Les plus récentes conquêtes de la Chine n'ont été obtenues qu'à travers la création des communes rurales dans lesquelles se conjuguent les efforts de toute la collectivité, ayant pour but de proportionner un développement intégral.

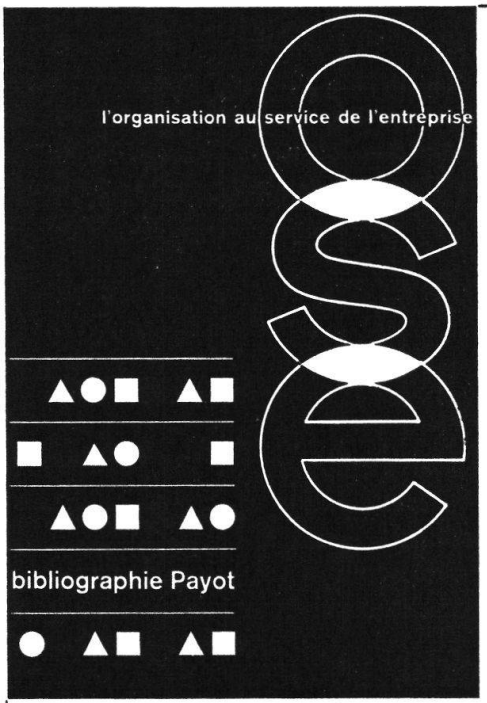
Certains accusent cette politique des communes rurales comme si elle représentait la fin du monde: un contresens qui pourrait annihiler le régime politique régnant en Chine. C'est ainsi que le journaliste Raymond Cartier affirme que cette initiative, qui a retiré au Chinois la petite parcelle de liberté qui lui restait, a provoqué la perte de popularité de Mao Tsé-Toung et que c'est pour cela qu'il s'est retiré de la présidence du Conseil de la République [2]. Je ne sais pas jusqu'où cette initiative des communes rurales constitue, du point de vue politique, un succès ou un échec, mais ce qui ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est que c'est grâce à leur institution que le miracle de l'émancipation de la Chine de l'esclavage de la faim a été accompli. Ayant obtenu ces impressionnants niveaux de productivité de la terre, la Chine s'oriente vers l'utilisation de son sol d'une façon plus équilibrée, selon le système des trois tiers préconisé par

[1] YANG-MIN: « Revolution in farm methods », *Peking Review*, 28 octobre 1958.
[2] R. CARTIER: « Rêve et folie de Mao », *Match*, Paris, 10 janvier 1959.

Mao Tsé-Toung: un tiers pour l'agriculture, un tiers pour l'élevage et la restauration des forêts et un tiers pour le repos de la terre. De cette manière a été détruit un autre mythe: celui du manque de terre en Chine.

C'est avec raison qu'un spécialiste chinois affirme que les nouveaux indices de production agricole de son pays ne représentent pas seulement un aspect de haute signification économique et politique, mais qu'ils constituent aussi un défi aux conceptions routinières de la science agronomique. Cette victoire représente une révolution technique et une révolution scientifique. Grâce à elle ont été détruits le mythe malthusien, le mythe de la productivité décroissante de la terre et celui de la limite du potentiel biotique du sol diffusé par Vogt.

La révolution agraire entreprise par le peuple chinois et qui l'a conduit à la victoire contre la faim, constitue ainsi le grand message de ce pays pour le monde. La vérité c'est que la faim, cette calamité universelle, constitue aujourd'hui une sorte d'arbitre pour l'avenir du monde. Celui qui parviendra à dominer entièrement cette calamité aura toutes les chances de dominer le monde. Espérons que l'exemple de la Chine portera partout ses fruits et que, dans les différents pays du monde, le spectre de la faim sera vaincu. Si cela s'inscrit dans la réalité, nous n'aurons pas seulement la coexistence pacifique mais la coopération pacifique entre tous les peuples et une ère nouvelle de paix pour toute l'humanité.



LIBRAIRIE PAYOT

l' **Organisation**
au **Service**
de l' **Entreprise**

● le 20 mai 1960, la LIBRAIRIE PAYOT à LAUSANNE a inauguré un rayon spécial comprenant des ouvrages de langue française, anglaise et allemande consacrés à cette discipline.
● A cette occasion est sortie de presse une importante bibliographie d'ouvrages de langue française relative aux problèmes de l'organisation. Au sommaire : Généralités - Direction - Finance et comptabilité - Hommes et entreprises - Organisation commerciale - Organisation technique - Propagande et publicité - Stocks et transports - Organisation du travail de bureau.
● Ce catalogue sera envoyé ou remis gratuitement à toute personne qui en fera la demande.
● Tous les volumes annoncés sont en stock et peuvent être envoyés à l'examen.
● Notre dernier catalogue spécial de nouveautés scientifiques et techniques, PAYOTEC No 10, vient de paraître. Service gratuit également.

LIBRAIRIE PAYOT LAUSANNE, 1, rue de Bourg ✆ 22 84 22